

L'incision dans la chair

Marques et douleurs pour exister



Lukas Zpira et
Erick D. Panavières

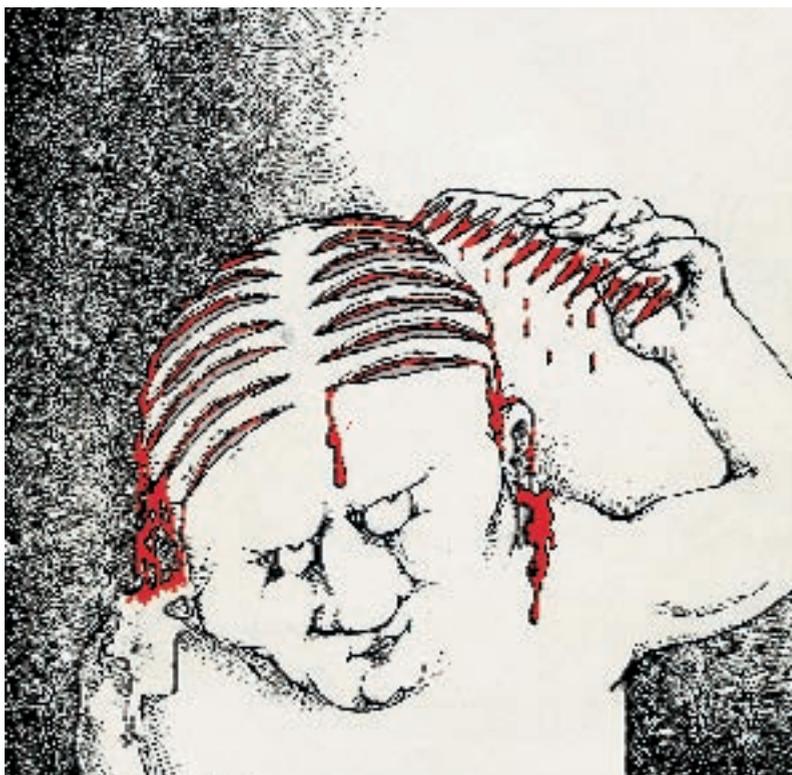
D a v i d L e B r e t o n

*« Nous apprenons ce que nous ne parvenons pas à savoir ;
que le fait de penser ne peut être que bouleversant ;
que ce qui est à penser est dans la pensée ce qui se détourne d'elle
et s'épuise inépuisablement en elle ;
que souffrir et penser sont liés d'une manière secrète,
car si la souffrance, quand elle devient extrême, est telle qu'elle détruit
le pouvoir de souffrir, détruisant toujours en avant d'elle-même,
dans le temps, le temps où elle pourrait être ressaisie
et achevée comme souffrance, il en est peut-être de même de la pensée.
Étranges rapports. Est-ce que l'extrême pensée et l'extrême souffrance
ouvriraient le même horizon ?
Est-ce que souffrir serait, finalement, penser. »*

Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, 1959

La douleur comme limite d'identité

Un homme arrive en consultation médicale à cause de la fatigue qu'il ressent. Le généraliste lui demande de se dévêtir. L'homme s'exécute et dévoile une poitrine lacérée de longues cicatrices. Le médecin est interloqué et lui demande ce qu'il s'est passé. Les jours précédents, l'homme a eu un vif conflit avec sa femme. Celle-ci, dit-il, ne le comprend pas. N'en pouvant plus de son indifférence, il a saisi un couteau, a déchiré son vêtement et s'est balaféré la poitrine. Il a alors dit à sa femme : « *Tu vois, ce que je me fais ce n'est rien au regard de ce que toi tu me fais.* » La douleur, la marque corporelle, le sang endiguent le trop plein d'une souffrance débordante et écrasante. Face à la paralysie de toute possibilité d'action, l'incision rétablit une ligne d'orientation matérialisée sur la peau, elle ramène brutalement l'individu au sentiment de sa présence. Elle lui rappelle qu'il est vivant à travers la brutale sensation d'existence que signe cette effraction cutanée.



Soulas, 1975

La douleur physique est une butée symbolique à opposer à la souffrance, une manière de contrer son hémorragie et de la transférer dans un espace où elle devient un instant contrôlable. Ultime tentative, désespérée, de se maintenir au monde. C'est une souffrance homéopathique, même si elle est immense, car elle en prévient une autre, indicible et écrasante.

Kim Hewitt se souvient à 14 ans, d'une vive colère de sa mère à l'encontre de son père et de son impuissance à intervenir. Elle se rend dans la salle de bain et avec un morceau de métal trouvé là, elle s'écorche la peau de l'avant-bras pour mettre un terme à ce bouillonnement intérieur¹. Le sang qui s'écoule de l'incision est comme une humeur maligne qui s'éloigne du corps, un « mauvais sang » qui marque la mise à distance de la souffrance. Nombre de personnes qui se coupent ainsi disent leur apaisement à le voir jaillir et se répandre². Elles le regardent comme un baume visuel s'ajoutant à la sensation physique de soulagement due à l'entaille. La couleur vive du sang est un rappel dans l'ordre du voir de la réalité qui s'impose avec force.

Les autoagressions, dont les incisions, sont des cris délivrés dans la chair à défaut de langage. Au lieu de hurler ou d'agir sa détresse contre le monde ou ceux qui en sont responsables, l'individu la dit avec le sang qui coule de sa peau abîmée. Face au déferlement d'af-

1 – Kim Hewitt, *Mutilating the Body. Identity in Blood and Ink*, Bowling Green, Bowling Green State University Popular Press, 1997, p. VII.

2 – Armando R. Favazza et Barbara Favazza, *Bodies under Siege. Self-mutilation in Culture and Psychiatry*, The John Hopkins University Press, 1987, p. 194.

fects qu'ils vivent, certains adolescents se cognent la tête contre un mur, se fracassent une main contre une porte, se brûlent avec une cigarette, se coupent, se frappent, se mutilent pour contenir une souffrance qui emporte tout sur son passage. En percutant le monde de manière à se faire mal, ils reprennent le contrôle d'un affect puissant et destructeur, ils cherchent un contenant et trouvent alors la douleur ou la blessure. Ou bien, dans le secret, il se font des inscriptions cutanées avec un compas, du verre, un rasoir, un couteau... L'intervention sur soi fait l'économie d'une intervention sur le monde, on change son corps à défaut de changer l'environnement néfaste, on amortit sur soi une offensive de l'extérieur, menaçante pour le sentiment d'identité. La conversion de la souffrance en douleur physique restaure provisoirement l'enracinement dans le monde. Et la marque est le support qui permet la fixation de soi³. « *C'est bien que cela fasse mal, car cela prouve que vous êtes réel, que vous êtes vivant* », est un discours qui revient souvent chez ceux qui attentent à leur corps.

Nombre de jeunes disent leur haine d'eux-mêmes ou le fait qu'ils ne s'aiment pas. L'estime de soi est une mesure du regard des autres. Pour investir son propre corps de valeur, il faut se sentir investi par les autres, sinon règne le sentiment d'être sans intérêt, de ne pas valoir la peine, d'être nul. De ne pouvoir sortir de l'indifférence ou du mépris présumés des autres amène à une focalisation sur le corps propre. Ce corps qui change, où le jeune se reconnaît mal, et qu'il faut punir, ou fixer par un repère, pour se retrouver soi. Mais le soulagement qui suit l'autoagression ne dure guère et le funambule doit continuer à avancer sur le fil du rasoir avec le balancier de ce retournement contre le corps propre. Cynthia, 17 ans, dit à Xavier Pommereau « *Quand j'ai le cœur qui saigne et que la rage monte en moi, il faut que je fasse ça. C'est comme une punition que je me fais... D'être trop con, trop faible, trop à la merci des autres. Je prends ma lame, je me coupe d'un seul coup pour ne pas avoir trop mal et quand mon bras commence à dégouliner de sang, je m'allonge et je ferme les yeux en paix avec moi-même.* »⁴

L'incision corporelle est une modalité de sortie d'une impasse relationnelle lorsque les individus (ici fondamentalement des hommes) sont trop proches pour en venir aux mains, le fait de se couper la paume de la main avec un couteau pour faire jaillir le sang est une modalité extrême pour sauver la face, retourner sur soi une violence dont l'autre est destinataire. Celui qui passe à l'acte sur son corps n'ayant pas réussi à faire prévaloir son point de vue, ou à faire reconnaître sa souffrance, affirme cependant ainsi sa virilité personnelle, mais aussi sa dignité.

Beaucoup de tentatives de suicides se font en entaillant les veines du poignet. L'individu, souvent une femme, est en quête de repère, de contenant. La tentative de suicide est plutôt une tentative de vivre⁵. Le jeu avec la limite est l'ultime moyen pour exister.

3 – Cf. David Le Breton, *Signes d'identité. Tatouages, piercings et autres marques corporelles*, Paris, Métailié, 2002.

4 – Xavier Pommereau, *Quand l'adolescent va mal*, Paris, Lattès, 1997, p. 207.

5 – Cf. David Le Breton, *Passions du risque*, Paris, Métailié, 2000 et *Signes d'identité*, *op. cit.*

Roland Topor, 1977





Denis Rideau, *Marc*

6 – Les automutilations accompagnent souvent des attitudes que la psychiatrie classe comme « maladies mentales », ainsi chez des autistes, des psychotiques. Mais on pourrait légitimement se demander si ces conduites sont le fait d'un symptôme inhérent à leur état ou une réaction aux conditions d'existence qui sont les leurs, une résistance à l'indifférence ou à la violence symbolique des soignants ou des familles à leur propos.

7 – Cf. David Le Breton, *Passions du risque*, *op. cit.* et *Conduites à risque. Des jeux de mort au jeu de vivre*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

8 – Les automutilations sont courantes chez les filles et les garçons victimes d'inceste comme s'il y avait là un moyen de laver la souillure par le sang, et pour retrouver justement les limites perdues par la transgression, reprendre une maîtrise de soi par la marque sur le corps. Le jeune symboliquement mutilé affirme ainsi que son corps n'appartient qu'à lui. Il lutte activement contre la dissolution de soi. A cet égard voir par exemple Kim Hewitt, *op. cit.*, p. 55 ou Armando et Barbara Favazza, *op. cit.*, p. 202.

Les autoagressions corporelles sont à l'inverse du suicide, elles se ménagent encore une sortie, si elles font mal, c'est pour avoir moins mal.

L'incision dresse une digue pour conjurer le sentiment de perte narcissique, de montée fulgurante d'une angoisse ou d'un affect qui menace de tout emporter sur son passage⁶. Ces moments sont en principe ponctuels, ils deviennent rarement des principes d'existence. Ils sont le cri jailli d'épisodes de vie où l'individu se sent trop à l'écart du monde. Saisi par l'abîme du vide, le déploiement d'un affect qui paraît sans fin, il se jette alors contre son corps pour inscrire une limite sur la peau, une fixation du vertige. Au lieu d'en être victime, il en devient l'acteur. L'incision est un moyen paradoxal, mais provisoirement efficace, de lutter contre le vertige par l'initiative de sauter dans le gouffre, mais en en contrôlant les conditions⁷.

Là où il ne reste que le corps pour éprouver son existence et la faire éventuellement reconnaître aux autres, la douleur infligée délibérément devient un mode de réassurance de l'identité personnelle. Le manque de prise sur son environnement, le sentiment d'insignifiance personnelle, contraignent à ce recours. Exister ne suffit plus, il faut se « sentir » exister, éprouver sa présence, son enracinement dans le monde. J'existe car je me sens, et que la douleur l'atteste. Quand la souffrance submerge, les limites s'effondrent entre soi et soi, entre le sentiment de la présence et les affects qui déferlent, entre le dehors et le dedans. Le sujet éprouve une intrusion mortifère, il vit un effondrement du sens. Le salut est de se heurter au monde, au risque de son corps, en quête d'un contenant. L'incision s'efforce de rompre la dissolution, elle témoigne de la tentative de reconstituer le lien intérieur-extérieur à travers une manipulation sur les limites de soi que matérialisent non seulement la douleur ou l'entaille, mais aussi l'écoulement du sang⁸. La coupure est une restauration de l'enveloppe narcissique même si elle est mise à mal, elle rétablit le « moi-peau » (Anzieu). L'atteinte psychique se résorbe sur la peau.

Pour retrouver une attache au monde compromise, l'attaque du corps est un cran d'arrêt pour reprendre le contrôle de l'événement. La mobilisation éventuelle des amis, des enseignants, ou bien entendu des parents, est alors une injection de sens qui rétablit un moment le narcissisme mis à mal. Le jeune retrouve ses marques avec les autres et n'a plus à les rechercher à la surface de son corps. Le détour par l'agression corporelle est une forme paradoxale d'apaisement, il conjure par la chair une souffrance infiniment plus grande qui perturbe le sentiment d'identité de l'individu. Le corps est matière de cure puisqu'il est matière d'identité, il est support d'une médecine sévère mais efficace. L'incision est la ritualisation personnelle, in extremis, de l'insoutenable, d'un passage douloureux de l'existence, une « *auto-initiation* » (Kim Hewitt),



une « *autochirurgie* » (Armando et Barbara Favazza) ⁹ opérée dans l'urgence parce qu'il n'y a pas d'autre issue. La douleur purifie le sujet de ses « humeurs » malheureuses, elle le remet sur le chemin après avoir acquitté le dû d'un moment, l'écoulement du sang est une sorte de « drainage » de ce flot de souffrance qui submerge l'individu. Remède contre la désintégration personnelle, l'incision est la part du feu qui sauvegarde l'existence. Elle est un rite privé pour revenir au monde après avoir failli y perdre sa place tout en acquittant le prix du passage.

L'autoagression est une redéfinition de soi dans une situation pénible. Elle peut être unique, renvoyant à un épisode ayant débordé sur le moment les capacités d'élaboration symbolique du sujet, mais elle peut se répéter à maintes reprises devenant une manière usuelle de lutter contre la peur du démantèlement. Des travaux pointent ainsi des cicatrices allant de quelques unes à plus d'une centaine selon les individus ¹⁰. Le poignet est le premier lieu du corps visé, mais aussi les avants-bras, la poitrine, le ventre, les jambes, voire même le visage. Dans des formes plus chroniques, qui ne nous intéressent pas ici, c'est une « *enveloppe de souffrance* » ¹¹ qui assure l'existence. Une multitude de violences auto-infligées (accidents, automutilations, opérations chirurgicales répétées, etc.) ponctuent alors une existence sur le fil du rasoir. Le corps est désinvesti de toute jouissance autre que celle de la douleur ¹².

10 – M. A. Simpson,
« Self-mutilation as Indirect
Self-destructive Behavior »,
in N. Farberow, *The many faces
of suicide. Indirect self-destructive
behavior*, New York, McGraw-
Hill Book Company, 1980, p. 267.

11 – Micheline Enriquez,
« Du corps en souffrance
au corps de souffrance »,
in *Aux carrefours de la haine*,
Paris, Epi, 1984.

12 – Didier Anzieu, *Le Moi-peau*,
Paris, Dunod 1985, p. 209.

Marquer seul son corps

La cicatrice est une trace de souveraineté personnelle, elle est le rappel simultané d'une souffrance passée et d'une conjuration. Isabelle se souvient d'un moment de solitude, alors qu'elle a treize ans, elle s'entaille le poignet pour se faire la promesse qu'un jour, elle pourra aimer quelqu'un. Pacte de sang avec sa propre histoire, message lancé au delà du temps à l'autre Isabelle qui l'attend à quelques années de là, pour conjurer la souffrance d'être là, de douter de sa capacité à être aimée. La douleur, la trace de mémoire incarnée par la cicatrice sont le prix à payer de l'échange symbolique avec la durée. Le signe corporel que l'on s'inflige délibérément est une manière d'accélérer le passage, d'en appeler au temps pour devenir enfin soi-même, dès maintenant, sans plus attendre. Bricolage symbolique pour précipiter la venue d'un statut désiré. Quête de maturité par un rite personnel efficace s'il donne réellement au jeune le sentiment d'être devenu cet autre qu'il désirait tant. Les tatouages bricolés hâtivement dans l'adolescence en se faisant mal et avec des résultats de piètre qualité, relèvent d'une logique proche, ils sont des signes d'identité inscrits à même la peau dans un moment

de doute, lors de la ritualisation malaisée d'un passage entre deux rives¹³. Ce sont des incisions, mais sublimées, contrôlées, revendiquées avec fierté (ce qui n'est pas le cas des autres incisions). Pourtant, les anthropologiques à l'œuvre ne sont guère éloignées. La peau se donne là aussi comme un espace transitionnel pour surmonter une épreuve personnelle. Les premiers tatouages, souvent effectués autour de la puberté, de manière solitaire ou avec la complicité d'un ami, renvoient à un moment de crise, de souffrance, de difficulté d'entrer dans la vie. En marquant son corps, l'adolescent prend ses marques avec le monde, il cherche à s'appropriier un corps qui change et lui fait peur. Il est en pleine métamorphose et il essaie de reprendre le contrôle de soi. La trace cutanée est une mise à distance de l'angoisse ou du mal de vivre qui saisit le jeune à la croisée des chemins quand il ne sait quelle direction suivre.

Presque toujours masculin, le premier tatouage effectué par soi-même obéit aussi parfois à une volonté de « marquer » une relation affective perçue comme essentielle. Manière de s'incorporer l'autre, de le fusionner avec soi par la médiation de son prénom ou de ses initiales, voire d'une dédicace amoureuse. La prise de possession de l'autre est signée à même la peau,

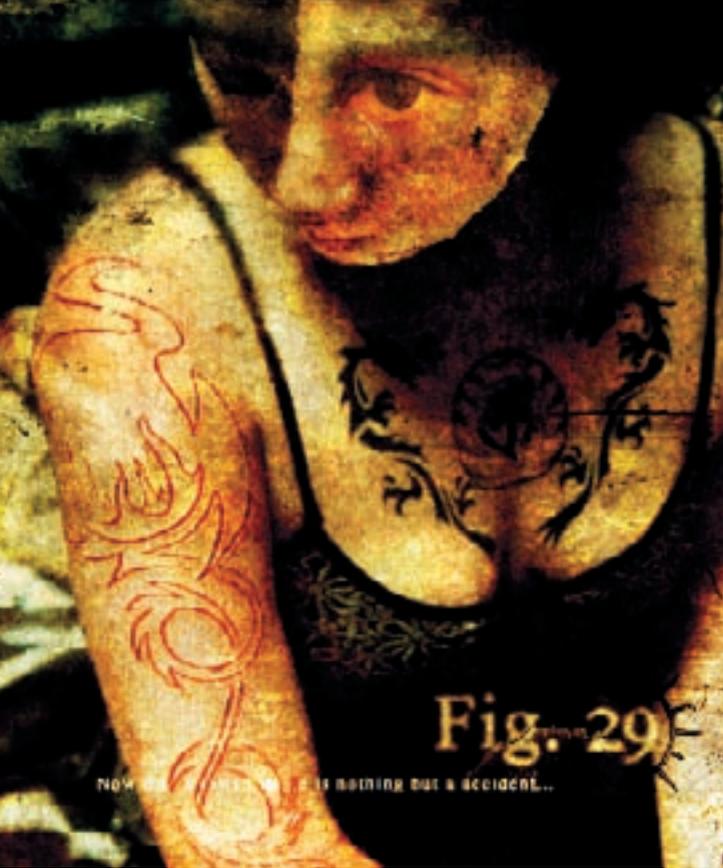
mais elle illustre aussi combien le jeune est hanté par la crainte inavouée de la perdre. Luc, à 16 ans, se grave sur le bras gauche ses initiales et celles de son amie à l'intérieur d'un cœur. C'est sa première relation amoureuse, ils ont fait l'amour quelques jours auparavant. Il n'imagine guère alors vivre sans elle. L'incision dans la chair des initiales ou du nom de l'autre est un pacte de sang, une volonté d'éterniser la relation. Le prix de la marque, du sang ou de la douleur, est une assurance symbolique sur l'avenir afin que l'autre ne s'éloigne pas. Quelques années plus tard, il se demande comment faire disparaître ce signe compromettant devenu source inlassable de conflit avec sa nouvelle copine. Cheminement typique de ces premiers tatouages adolescents cherchant justement à donner consistance à ce qui est vécu comme douloureusement fragile.

Le tatouage effectué seul manifeste une volonté de rupture avec un milieu antérieur. De facture souvent simple, bricolé non sans mal

13 – Cf. David Le Breton, *Conduites à risque*, op. cit.



Lukas Zpira et
Erick D. Panavières



Lukas Zpira et
Erick D. Panavières

de la main droite sur le bras gauche ou les jambes, avec un matériel de fortune, douloureux, il traduit bien la prise de possession symbolique radicale de soi. Éric, 17 ans à l'époque, se tatoue sur le bras avec un tube d'encre et une aiguille l'inscription « Heavy Metal », référence au style de musique qu'il écoute à l'époque. Il dit clairement la volonté de rompre avec ses parents en les provoquant, tout en s'affiliant symboliquement à un groupe flottant. Cet acte d'indépendance est également dans ces circonstances un acte d'allégeance, par « mimétisme », dit-il, à un autre groupe : « *J'avais seulement envie de choquer mes parents... La plupart des gens à l'époque qui écoutaient du hard avaient un air agressif, les cheveux longs, portaient un blouson noir, étaient tous tatoués au bras. J'ai fait pareil.* »

Ce tatouage inaugural répond à une urgence personnelle, il est une manière de se poser en s'opposant, de donner naissance à une autre version de soi. André se tatoue trois points en triangle sur l'épaule dans les toilettes de son école. Il reproduit sans en connaître la signification un signe aperçu sur quelqu'un d'autre. L'intention de s'affirmer est redoublée par le fait qu'il aime montrer son tatouage « pour faire peur », s'afficher comme un « dur ». Le propos revient souvent, même chez les filles, le tatouage semble porter une aura imaginaire de puissance et de danger incitant les autres à se mettre à distance, à éviter le conflit. Cuirasse produisant une assurance renouvelée, une force intérieure, il semble confirmer une identité difficile à mettre en place. Il possède une vertu thérapeutique. Il aide à se reconstruire ¹⁴.

14 – Cf. David Le Breton,
Signes d'identité, op. cit.

Pascal, 22 ans, électricien, est engagé dans la mouvance *Black Metal*. La musique compose 90% de sa vie, dit-il. Sa démarche est radicale dans cette quête de limite de sens au plus près du corps, cette nécessité intérieure de se sentir exister par la mise à l'épreuve de soi, tout en idéalisant une vision du monde « gothique » qui donne chair à son existence : « *D'abord j'ai commencé à m'ouvrir les bras, j'ai plein de cicatrices au bras. Seules quelques unes sont à rapprocher de ma religion. Sinon, pour les autres c'était juste pour voir le sang couler. Il y a en partout, sauf sur le dos car je les veux nickel. J'ai fait les marques au scalpel, lames de rasoir,*

couteau, bouteilles cassées. [...] Au début je me suis percé avec une épingle à nourrice et j'ai mis une prothèse. » Il énumère une série de piercings ornant aujourd'hui son corps qu'il a lui même réalisés avec des moyens de fortune. « Puis, je me suis lancé dans le branding, c'est comme des tatouages mais c'est au fer rouge. J'en ai un à la main gauche. Je ne sais pas trop ce que ça veut dire : c'est un sceau planétaire correspondant à un esprit négatif de la planète la plus négative. Sinon, au couteau, je me suis ouvert au niveau de la poitrine gauche et dans le centre de ma croix je me suis fait un branding, un pentagramme inversé. » Il continue « à s'écraser des cigarettes un peu partout ».

Ce qui n'empêche pas Pascal d'avoir le sens des codes sociaux en vigueur, il enlève ses piercings et cache les autres marques de son corps en allant à son travail. Sa relation à la douleur est singulière : *« La douleur est carrément mêlée au plaisir et à l'envie, on attend, on attend, et le jour où on le fait on a mal, mais quel soulagement quand l'aiguille sort. C'est le soulagement. Pour les coupures, c'est juste pour voir le sang couler. La douleur du branding c'est comparable à un orgasme, c'était bizarre, c'étaient les mêmes sensations, sauf qu'il n'y avait rien de physique, mais à l'intérieur c'était tout comme. D'ailleurs ça m'a presque embêté que ce soit un mec qui le fasse. »* Pascal parle de son corps comme d'une matière indifférente dont il fait rendre gorge de sensations. Il semble vouloir vérifier le fait de son existence en faisant couler le sang ou en se brûlant avec des cigarettes. Il cherche à se « refaire », son corps est une matière première à reprendre en mains grâce à un travail de façonnement radical qui prend toute sa mesure lors des soirées gothiques où il s'habille selon ses goûts pour le Black Metal.

Les premiers tatouages sont souvent bricolés entre amis de manière rudimentaire pour souligner l'appartenance à un groupe, au lycée, au collège ou dans le quartier ¹⁵. Ce sont des adolescents qui jouent sérieu-

15 – L'enquête de Tenenhaus dans un centre de sélection de jeunes appelés au service militaire à la fin des années quatre-vingt, montre que dans 48% des cas, les tatouages ont été faits par un ami. Hervé Tenenhaus, *Le Tatouage à l'adolescence*, Paris, Bayard, 1993, p. 196.

Lukas Zpira et
Erick D. Panavières





Premiers jours de classe,
dans la chambrée,
4^{ème} RIMa, Fréjus, 1977
(photographie Frédéric Baillelte)

sement au pacte d'amitié et de fidélité avec une volonté d'éterniser un moment d'alliance. Le groupe est perçu comme puissant et éternel et rien ne doit en rompre l'unité. Le tatouage, souvent de facture simple, est un sceau qui signe l'entre-soi de ses membres en une sorte de refuge symbolique et de conjuration aussi des incertitudes que renferme l'avenir. Figure de l'illusion groupale analysée par Didier

Anzieu, ce sentiment d'un lien indéfectible du groupe qui résistera au temps et aux épreuves. Néanmoins la marque corporelle créée ici un lien, renforce le sentiment d'appartenance et la solidarité, avec la conséquence d'écarter les autres jugés indignes ou trop éloignés. Chacun a le sentiment de ne plus faire qu'un avec le groupe, et donc d'échapper à la solitude. La souffrance ressentie au moment de sa fabrication est le prix à payer pour se montrer à la hauteur des exigences du groupe et pour authentifier la valeur de la décision commune. Résister à la douleur et à l'appréhension sous le regard exigeant des autres est une manière de prouver sa valeur et de se poser en recrue de qualité. Il ne s'agit pas de la simple promesse de ne pas se perdre de vue, mais de l'inscription du groupe dans la mémoire corporelle.

Forme mineure de rite d'intronisation à l'usage d'un groupe particulier, sans grande conséquence cependant sur l'existence ultérieure, sinon parfois le regret de l'avoir fait. Virginie, aujourd'hui bibliothécaire, se tatoue elle-même, de même que son amie, « *un anarchiste sur le bras et un petit cœur, juste pour délirer, et le jour où on aura trouvé l'homme de notre vie, on marquera la première lettre du prénom sur le cœur. J'avais envie de faire ma grande, de montrer que j'étais une anarchiste alors que je ne savais même pas ce que cela signifiait. J'avais 13 ans.* » C'est aussi pour rejoindre symboliquement un groupe auquel elle aimerait se rattacher que Laure se fait toute seule des tatouages rudimentaires : « *J'avais 13 ou 14 ans et je traînais avec une bande d'amis tous plus âgés que moi, ils étaient tous passés chez des tatoueurs ou alors ils se tatouaient eux mêmes. Je leur ai demandé comment ils avaient fait. Ils m'ont expliqué que ça se faisait avec une aiguille et de l'encre de Chine, alors j'ai commencé à m'en faire avec une aiguille à coudre. C'est très long, très douloureux, c'est une horreur et ça donne des résultats dégueulasses.* » (tatoueuse, 21 ans).

Celui qui s'incise la peau peine à nommer sa souffrance, à mettre dans les situations qui le meurtrissent l'esquive du sens. La parole manque à dire l'émotion ressentie, et donc à la tenir symboliquement à distance. Si les ressources du sens fonctionnent, l'individu reprend en partie la situation en main, il ne laisse plus ses affects le déborder, il lui devient possible d'y répondre autrement qu'avec son corps. Mais il ne faut pas que celles-ci soient dépassées par l'ampleur de la violence symbolique ressentie. Kim Hewitt fait ainsi état d'autoagressions infligées dans son enfance jusqu'au jour où elle y recourt encore, mais en vain. Lors d'un conflit avec son compagnon d'alors, elle se coupe le poignet. Eprouvant aussitôt après son geste un moment de stupeur pour avoir osé le faire. Non sans un sentiment de honte, elle se souvient encore des manches gluantes de ses vêtements collés à son bras. Entre temps, elle est devenue autre, et en voulant retrouver un mode de résolution qui « marchait » dans son adolescence, elle découvre finalement avec horreur qu'elle n'en est plus là et dispose aujourd'hui de ressources de sens rendant inutile l'agression du corps propre. L'accouchement progressif à soi-même rend moins courant le recours à l'autoagression à l'âge d'homme. La parole (ou d'autres formes de passages à l'acte : alcoolisation, drogue, vitesse sur la route, violence envers les autres, etc.) viennent en principe remplacer l'acte ¹⁶.

De la même façon, l'accès à un autre monde de sens amène à un recul critique sur les tatouages de l'adolescence. À cause de leur imperfection ou de leur simplisme. Mélanie, 26 ans, ouvrière, se repent amèrement d'avoir laissé à 13 ans dans son lycée un copain lui tatouer un cœur sur le bras. Toute sa bande ne jurait alors que par ce tatouage d'affiliation, elle s'y est soumise. Elle a terriblement souffert et son copain a dessiné un cœur qui ressemblait plus à une grosse tâche sombre. Elle s'est ensuite livrée avec les autres à l'inscription sur le pouce des fameux trois points en triangle du « mort

16- Cf. David Le Breton, *Passions du risque*, op. cit.

Maître tatoueur opérant sur une place publique à Marseille, in P. Cocheris, *Les Parures primitives*, Paris, Jouvett, 1914





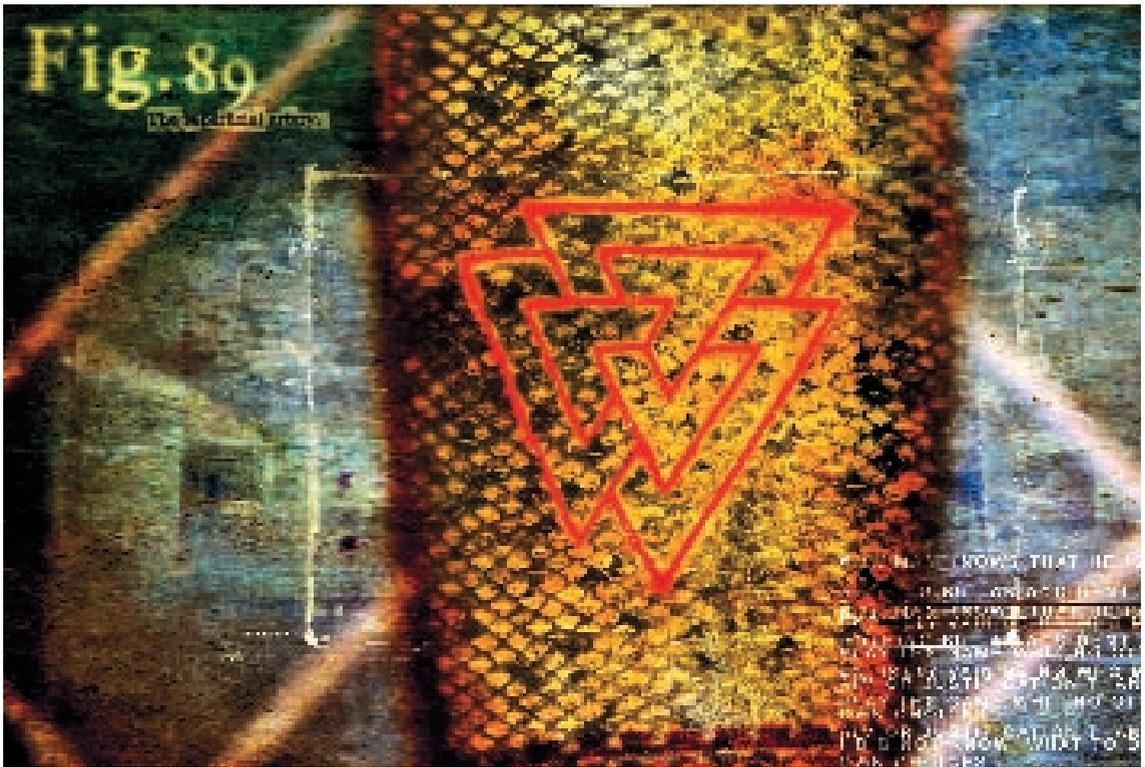
Lukas Zpira et
Erick D. Panavières

aux vaches ». Pendant ces années de lycée elle ne l'a pas regretté : « À l'époque c'était la frime. Je les montrais tant que je pouvais. C'était style : la grosse dure. Et je peux dire qu'on m'emmerdait jamais. » Dix ans après elle déchant, elle a fait recouvrir le cœur par une licorne qui ne l'emball pas mais qui a l'avantage d'éliminer l'ancien tatouage saboté. Suspectée à maintes reprises d'être une ancienne détenue, elle a fait éclaircir les trois points de son pouce en regrettant de ne pas avoir les moyens de s'offrir le laser pour les faire disparaître. Mais le tatouage de reconnaissance reste courant, effectué majoritairement par des professionnels.

Les marques corporelles en prison

Le monde des prisons connaît une abondance de gestes douloureux des détenus envers leur propre corps : brûlures de cigarette, coupures, excoriations, ingestions d'objets, mutilations, notamment pour se faire entendre des tribunaux. Se couper un doigt, une phalange, avaler une fourchette, etc. sont des techniques courantes de revendication, des manières de faire pression sur les juges ou de médiatiser une cause. La douleur est un détour paradoxal pour retrouver corps dans son existence, éprouver encore le fait de vivre¹⁷. L'incision des veines du poignet est une forme habituelle

17 – Cf. David Le Breton, *Anthropologie de la douleur*, Paris, Métailié, 1995.



Lukas Zpira et
Erick D. Panavières

de tentatives de suicide en prison, quand justement il s'agit plutôt de vivre que de mourir. Les autres recourent sans doute davantage à la pendaison. L'ouverture des veines provoque les soins, une autre attention à soi, la rupture d'une routine mortifère. Elle crée enfin un événement. La pratique du tatouage, clandestine, avec des outils de fortune, est courante dans les prisons avec une douleur diffuse accompagnant avec intensité l'inscription tégumentaire.

Son interdiction est une incitation à la transgression dans la mesure où sa mise en œuvre artisanale, exigeant maintes précautions, devient une affirmation de dignité personnelle, un geste d'indépendance à l'encontre du règlement. Il est une manière de narguer l'administration et de témoigner de la continuité de son libre arbitre tant pour le tatoueur clandestin que pour son client. L'un et l'autre prennent le risque de la punition ou des brimades, mais ils savent user des interstices de l'institution pour mener à bout leur projet. Ces moments sont les épisodes d'une cérémonie secrète ouvrant les murs de la prison et favorisant un sentiment de reconquête de soi.

Le tatouage se fait à l'abri du regard des surveillants : dans les lieux de promenade, dans le huis clos de la cellule, ou sur le terrain de sport. Les rencontres doivent être méticuleusement organisées, surtout si le motif prend du temps. Le corps est une manière de

reprendre la parole. En prison, du fait des conditions de son exécution, le tatouage est nettement plus douloureux que dans la boutique. Elle est pour le détenu une manière ostentatoire de témoigner de sa force de caractère aux yeux des autres. Et aussi de sentir fortement son corps dans une activité dont il a décidé des conditions. Luc, qui a vécu des centaines d'heures clandestines pour la réalisation d'un « Shogun combattant le mauvais esprit », explique la nécessité de s'adapter aux circonstances pour contrôler la douleur : « *Le problème, c'est qu'ici tu bricoles une machine, elle te découpe le bras. C'est plus puissant que celle des professionnels. La cicatrisation est assez mauvaise. Et le lendemain tu as trop mal pour recommencer. À moins de reprendre à un autre endroit. Mais si tu t'es buriné l'avant bras hier, aujourd'hui tu ne recommences pas. Tu changes d'endroit.* »

La marque corporelle, même si elle répond à une souffrance, est aussi une affirmation de vie. Le libre contrôle de son corps est la seule souveraineté. Une manière de se poser comme « *individu et non plus comme détenu* »¹⁸. Et à travers le tatouage il est aussi dans une relation ludique avec son corps, dans la complicité des autres détenus, il se sent valorisé par son tatouage, il nargue les règlements de la prison et la vigilance des gardiens. Il affirme haut et fort que son corps lui appartient et qu'il est finalement toujours un insoumis, même réduit au silence dans sa cellule et contraint à des fouilles humiliantes. La maîtrise de soi, même à travers l'usage de l'effraction corporelle et de la douleur, est une maîtrise symbolique exercée sur son existence. Une manière de garder la tête haute.

Certes, les significations sont multiples, et parfois, l'incision corporelle renvoie à une volonté claire de mourir. Le détenu renoue également dans ces formes de résistance avec une affirmation de virilité, de force de caractère, maintenant aux yeux des autres une façade de puissance masculine mise à mal par l'incarcération. Par les autoagressions, les scarifications, ou plus couramment par le tatouage, il témoigne ostensiblement de son courage et de son endurance à la douleur face à une population pour laquelle ces valeurs demeurent essentielles. Il éprouve à nouveau la sensation de son existence à travers le jeu de la clandestinité, la douleur ressentie, diversion à l'ennui et à l'absence de stimulation, le détenu éprouve à nouveau physiquement son existence. L'acte le libère des tensions psychologiques accumulées, il ouvre à une sorte de respiration corporelle qui renforce aussi l'estime de soi qui permet de continuer à se battre contre le temps qui passe. Le tatouage en prison traduit une opposition personnelle à l'effacement d'une identité induite par l'incarcération qui livre le temps et le corps à l'investigation permanente des gardiens. Privés de leur décision sur leur emploi du temps, de leur sexualité, de leur rôle de père ou de mari, réduit à une quasi-immobilité, l'emprise sur le corps est l'ultime résistance possible. Pour le détenu il symbolise une dissidence intérieure en

18 – Kim Hewitt, *op. cit.*, p. 63.

soulignant que la perte d'autonomie est provisoire, que le corps demeure sous une possession propre et inaliénable, la marque ne peut lui être soustraite¹⁹. À défaut d'exercer un contrôle sur son existence, le corps est un objet à portée de la main sur lequel la souveraineté personnelle est presque sans entraves.

19 – Cecily Saunders,
*Customizing the Body:
The Art and Culture of Tattooing*,
Philadelphia, Temple University
Press, 1989, p. 40.

L'incision comme ouverture au monde

L'autoagression corporelle, et notamment l'incision, est une attaque du corps de l'espèce, elle est une transgression qui perturbe les formes humaines et suscite ainsi le trouble et le rejet des autres. Celui qui s'incise ou se marque à la sauvette un signe sur la peau dit son mépris ou son indifférence face au corps lisse, hygiénique, esthétique, achevé qui est de mise dans nos sociétés contemporaines. La sacralité diffuse qui entoure socialement le corps est altérée, profanée. En « abîmant » son corps, comme le dira le discours commun, l'individu entre dans une sorte de dissidence. Attenter à l'image du corps (et donc de soi), s'infliger délibérément une douleur, ce sont là deux transgressions essentielles aux yeux de la société, et pour l'individu deux manières de dire son refus des con-



Lukas Zpira et
Erick D. Panavières

20 – Nos sociétés occidentales ont toujours réprouvé les modifications corporelles propres aux sociétés traditionnelles, lors notamment des rites de passage, en les versant dans le registre de la barbarie. Quant aux actuelles modifications corporelles (tatouages, piercings, etc.) elles sont accueillies avec ambivalence, leur signe social ayant changé du fait d'être revendiquées aujourd'hui par des jeunes parfaitement intégrés socialement. Cf. David Le Breton, *Signes d'identité*, *op. cit.*

21 – Mary Douglas, *De la Souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, [1967], Paris, Maspero, 1971.

22 – Cf. David Le Breton, *Signes d'identité*, *op. cit.*

ditions d'existence qui sont les siennes²⁰. En brisant les limites du corps, l'individu bouleverse ses propres limites et s'attaque simultanément aux limites de la société, puisque le corps est un symbole pour penser le social²¹.

La douleur et la marque remplissent une fonction identitaire, elles sont une butée symbolique inscrite à même la chair. Par une sorte de sacrifice inconscient, elles offrent le paradoxe de protéger l'individu d'une menace terrifiante de destruction de soi, elles sont un paravent contre une souffrance intolérable. Au moment de l'adolescence, quand les assises du sentiment d'identité demeurent encore fragiles, à vif, le corps est le champ de bataille de l'identité. Il est à la fois inéluctable, à soi, racine identitaire, mais simultanément il effraie par ses changements, les responsabilités qu'il implique envers les autres, la nécessité de la sexualisation, etc. Il est une menace pour le Moi. Pourtant, il est là, à portée de la main en quelque sorte, comme une attache au monde, la seule permanence tangible. Et il est l'unique moyen de reprendre possession de son existence. L'ambivalence envers le corps en fait un objet transitionnel destiné à amortir les coups que le jeune pense ressentir de son intégration problématique dans le monde. Il le couve et l'écorche, le soigne et le maltraite, il l'aime et le hait avec une intensité variable liée à son histoire personnelle, et à la capacité de son entourage à faire office ou non de contenant. Quand les limites manquent, le jeune les cherche à la surface de son corps, il se jette symboliquement (et non moins réellement) contre le monde pour établir sa souveraineté personnelle, se différencier des autres, accoucher d'un soi enfoui sous la souffrance, trancher enfin entre le dehors et le dedans, établir une zone propice entre intérieur et extérieur. Le corps est une matière d'identité qui permet de trouver sa place dans le tissu du monde, mais parfois non sans turbulence et non sans l'avoir malmené. La peau est le détour chaotique qui mène à une insertion enfin propice dans le lien social²².

David Le Breton

Autres éléments bibliographiques

BERGERET JEAN, *La Violence fondamentale*, Paris, Dunod, 1984.

KAFKA JOHN S., « The Body as Transitional Object : a Psychoanalytic Study of a Self-mutilating Patient », *British Journal of Medical Psychology*, n° 42, 1969.

LE BRETON DAVID, *La Peau et la trace. Sur les blessures identitaires*, Paris, Métailié, 2003.

ROSS ROBERT R. ET MCKAY HUGUES B., *Self-mutilation*, Lexington Books, Toronto, 1979.

SCARRY ELAINE, *The Body in Pain*, Oxford University Press, 1985.

SCHARBACH HUGUES, *Auto-mutilations et auto-offenses*, Paris, PUF, 1986.



David Le Breton par Gnom